

ROBERT MARTEAU

**FLEUVE
SANS FIN**

*Journal
du Saint-Laurent*

nrf

GALLIMARD



© *Éditions Gallimard, 1986.*

Lundi 3 mai 1982

Du peuplement des miroirs, quelle image retenir à l'instant où l'ultime plume du phénix se fait cendre? Changer en certitude l'espoir enfoui, telle est la raison du voyage. À l'inverse de l'éveil va quiconque n'a que soin pour son esprit. Entre les taches que suscite le tain fissuré, un navire cherche le passage. Il pleut par gouttes distinctes. L'oisellerie dans sa gorge répète la pluie de printemps. Rien ne laisse présager de notre part quelque retour à l'eau lustrale, aux vocalises des divas. D'un épi, le divin soleil est venu s'unir au fleuve. C'est comme si les vents, les eaux, les rayons, les nuages, les faisceaux de l'aurore, les oxydes du soir concouraient aux colonnes d'un temple, escaladaient le marbre, sur la table de la sainte cène témoignaient de la présence réelle du monde. Perdus dans leurs rêves de négoce, les marchands de Venise cherchaient sur l'eau la réalité. Ils l'y trouvaient. C'est ici qu'elle se présente à moi, en ce Nord de l'Amérique où je n'ai d'autre appui que les bases terriennes qu'emprunte le ciel, qu'il m'est aisé de voir sous sa

paume maintenir, sans que soit versée une seule goutte, tout le réseau hydrographique. Or cela qu'on est obligé de se représenter par des cartes et globes, soudain je le vois à l'état naturel, et d'un coup d'œil qui m'ouvre les yeux. Aussi me dis-je que l'écriture ne doit m'être qu'une voie pour m'ouvrir, en la cavité close qu'est le cœur, à l'éclosion. Ce chemin et nul autre est celui de la vie, et c'est pourquoi les peintres ont peint des corolles, et c'est pourquoi le mystagogue a reçu du souffle même la confiance.

Mardi 4 mai

Salut, beau fleuve : je te peins, je te peigne, avec les panicules des rouches; sur la feuille sans fin, sur le rouleau de soie, avec ta montagne au fond, je t'écris, te maquille, tatoue, portraiture en Chine du ciel, en Japon de miroirs, en Nil où médite l'ibis sacré, en vallée des Rois; ton histoire longtemps fut dite sur la peau corroyée de l'élan, mais pas plus que les dieux tu n'as besoin de mémoire. Et moi j'ai juste à venir et à rester en un même point de l'une ou l'autre de tes rives pour que tu sois là, non pas immobile à attendre, mais accourant et fuyant. Nous sommes libres de te regarder selon notre libre arbitre et d'avoir sur toi mille points de vue, et d'avoir mille manières de te traiter. Tu ne t'indignes pas de ma présence, et non plus du va-et-vient des marinières. Moi retrait, rien ne change, mais que d'un coup ton eau fût lapée, la planète entière n'aurait alors que son squelette à présenter aux étoiles. Tu obéis, je sais;

tu as ta place que tu connais dans l'ordonnance universelle quand nous sommes toujours à chercher la nôtre entre stupre et sagesse. Tu n'enseignes rien. Tes infinies sonorités jamais ne pérorent. Tu ne trahis pas l'instinct de l'oiseau, les ouïes du poisson. Les plantes qui s'établissent dans ton lit ou sur tes berges, ne sachant fuir, il faut bien qu'elles aient en toi toute confiance. Te prêterais-je nos humaines tournures? Nullement. J'écoute. Je griffonne. Ailleurs j'écrirais autre chose.

Jeudi 6 mai

Nous regardions le carouge, que l'Europe ne connaît pas, et nous le comparions à un coquelicot dont il aurait au velours des épaules fixé une partie de la corolle. J'avais, mardi, causé de coquelicots avec Gérard Tremblay. Ce sont les seules fleurs qu'il prétend aimer. Il n'y en a pas au Québec, et c'est à Auvers qu'il a vu les premiers, au bord d'un champ de colza jaune de chrome, après que nous eûmes fait halte devant la tombe de Vincent et Théo Van Gogh. Gérard est né au-dessus de Saint-Joseph-de-la-Rive, en face de l'île aux Coudres, dans un village perché au sommet de la falaise, village qu'on nomme Les Éboulements et duquel on voit en bas le fleuve mais plutôt comme une éternité seulement sujette à de légères variations chromatiques tandis que si on séjourne au ras, on devient témoin de sa dilatation et de son retrait comme d'un cobra qui obéit à la flûte. Le carouge serait donc notre coquelicot, fleur mouvante, plus belle encore quand elle se suspend à la tige

d'un roseau que le vent penche sans le mouiller. Que tout cela nous paraît chinois, au point de se proposer pour idéogramme à la vie. Nous comprenons dès lors que la Chine n'ait pas tenté de rendre le monde par la perspective, trop attachée au réel qu'elle était, trop attentive; il suffit pour s'en rendre compte de regarder l'eau, la tige, l'oiseau, et c'est alors qu'on saisit d'un coup, sur un seul plan, en un parfait organisme, ce que l'intellect décompose pour le conformer à des distances qu'il réévalue.

Carouge pareil au papillon qu'on nomme vanesse et grand paon de jour; cocarde que ni la gloire ni la guerre ne distribuent; barrette où se mêle au trèfle incarnat la broche d'ivoire qu'a perdue la bergère; carouge qui chante le vert tendre des folioles et l'ardoise de l'orange; carouge qui siffles le chef d'orchestre et t'épanouis, inattendu, entre les lèvres de la diva.

Samedi 8 mai

Aussi bien peut-on imager la nuit en un cerisier qui vient d'éclorre, les fleurs figurant étoiles et galaxies, que retenir pour l'arbre en sa floraison les astres répandus que la moiteur nocturne aurait comme tirés du ciel jusqu'aux branches. Je me dis cela devant la mystérieuse métamorphose du bois sec: il s'accroît en mariée blanche, vêtue de candeur de plus en plus lactée au fur et à mesure que le grand fleuve s'enfouit dans les encriers, disparaît quasiment derrière sa propre nuée

ou maculation, qu'il diffuse de son grand corps qui gît dans la fosse où d'épaisses vapeurs se fomentent.

Dimanche 9 mai

À cause de la cloche opaque au-dessus des eaux, on voit tout très fortement contrasté, immobile tout à fait, comme fixé dans le tain même du miroir. À l'ouest pourtant, haut, et contre la paroi semée de gemmes, le clair ébat d'une aurore qui prendrait source au couchant.

Lundi 10 mai

La sittelle monte ou descend le long de l'écorce avec une égale dextérité. Elle offre à l'œil la forme d'une navette dont un pôle serait extrêmement effilé. Le bec en effet a ceci de remarquable qu'il prolonge en alêne et sans la moindre déviation le volume de la tête, qu'elle porte et maintient le plus possible vers l'avant, mue qu'elle est, semble-t-il, par une insatiable curiosité. Elle a du blanc veiné de noir, et se teint des gris raffinés du hêtre.

Mercredi 11 mai

Beau chahut sur les roches : l'eau s'effrange et s'en va ; les goélands, de leurs cris, refont la mer ; en lentes

processions de laine vers l'ouest les nues trouées de pervenche; les roseaux tirent de terre leurs lances effilées; les prêles frissonnent. Voilà un matin de mai. Le fleuve ronfle et s'éclabousse, les pêcheurs extraient des antres les poissons qui brillent jaune de bronze et palpitent sur le pré. Vers l'amont, le fleuve davantage s'emplume : là-bas des menus limbes de la saulaie, ici des plumages qu'attirent les eaux retenues, dont le pourtour croupit en nourrissant des cernes blêmes. Plus haut, Baie-d'Urfé. À la fin de novembre, je partais pour le château du même nom que le poète-fleuve des ruisseaux, rubans, princes et bergères posséda sur le Lignon. À Langres, la neige suspendait mon voyage. Surprise de trouver sur un autre continent l'auteur de *L'Astrée*. Baie-d'Urfé, c'est une petite ville au fond d'une échancre du lac Saint-Louis dont l'énorme nasse alimente à gros écheveaux les bouillons de Lachine. Comme je rebrousse vers l'est : le pont Champlain, la croupe mauve des vieilles montagnes à pommeraies, et tout près, sur la rive, une maubèche en pépiade, tantôt sur la vibration de ses ailes de coustil, tantôt sur ses pattes en tige de graminée, les caudales arrondies au ras du croupion. Bel ébat de l'hirondelle. L'homme fut ainsi, rapide et sûr en ses gestes. C'était au temps des civilisations, des esclaves de la beauté.

Mercredi 12 mai

La fauvette jaune est revenue, limbe volatil près du pentagramme blanc que multiplie l'amélanchier. Le

fleuve paraît fixe, caillé dans le cyanure. Les pins préparent aux flammes du chanvre neuf. La fauvette olive boitille au bleu de l'air. Le fleuve se fraye un chemin dans la ferraille. Je vois des antennes, des sémaphores, Verdun, Lassalle, Lachine, Pointe-Claire, Baie-d'Urfé, Sainte-Anne-de-Bellevue. À Saint-Hilaire, à Rougemont, les pommiers fleurissent. Au vent, folioles et tignasses. L'œil parfois saisit un fragment de coque grise et blanche, un portique, des palans : c'est un cargo qui se glisse derrière les peupliers. Tous les arbres tendent leurs branches brodées qui font ainsi une résille où l'eau et la lumière palpitent de teintes subtiles comme des parfums. Voilà bien le printemps qu'on tentait de retenir au temps de Greuze et Quentin de La Tour, Boucher, Fragonard, quand ceux-ci peignaient la peau, la poudre, le boudoir et le buisson. Vampés, les princes prirent la terre pour la scène d'un ballet, les femmes se jetant dans le feu afin que les flammes ne tombent pas. Les vaisseaux grésés ressemblaient à des robes de bal; la guerre était faite à Fontenoy pour que les morts gisent près de la fontaine et du cresson. Regardez en cette eau : reparaîtront les masques et les chignons, les lacets, les arias, les clavecins, Crébillon, Marivaux, Beaumarchais, Poisson de Pompadour, et Fontenelle muni de sa baguette de sourcier, fuste qu'il coupa sur un pommier normand.

Jeudi 13 mai

Je suis revenu à mon amélanchier, qui incurve légèrement sa rame vers le lit du fleuve, mais haut plantée

sur la crête, si bien qu'on voit au grand jour ses étoiles pentagones trembler comme d'un baldaquin entre le ciel et l'eau. D'un vert empourpré, le limbe des jeunes feuilles indente avec discrétion son pourtour. À pic sous mes pieds, le fleuve, comme si le vent de l'est, âpre, était en train de le râper, d'en extraire les oxydes, de le rendre à la limpidité des sources.

Lundi 17 mai

J'ai mes nids d'aigle, mes balcons. D'un regard, du lac Ontario jusqu'au cap des Rosiers, je refais le parcours. Dans la flaque un cargo s'éloigne. Sillage blanchi de pétales. Le muguet s'est mis en boutons. La fauvette, à brèves lampées, déguste l'eau-de-vie que verse le soleil. Nous avons pris coutume de compter notre vie par printemps. Ma récompense, ce matin, c'est dans les jeunes érables cet oiseau à cravate cerise sur plastron chamoisé, cape et capuchon noirs, scapulaires pie. Il va, vole, au gré de quel appel, s'appuie, repart, toujours éparpillant des ailes son jeu de trèfles et de piques. Parfois, il cause sur trois notes. En sens contraire, un second cargo. Il pousse vers le port, dont les grues tentent de brouter aux lisières. Dans la nuit m'était venue l'image du cerisier contemplé hier au soir et tel sous ses inflorescences que j'imagine la Voie lactée en sa pénultième contraction. *Notes* : Lutter de toutes ses forces contre le dolorisme. Ce que Montaigne puisait dans les livres des auteurs latins et grecs, le mériter de la nature. En son miroir, se peindre sans parler de soi,

qu'on ne connaît pas, mais qui peut fugitivement apparaître en abîme. Je continue de m'étonner que la pythie d'Apollon ait répondu à qui l'interrogeait : « Connais-toi toi-même. » Une telle réponse ne pouvait qu'annoncer une fin des temps.

Je suis descendu au fleuve. À l'extrémité de l'île des Sœurs, sur le vaste plan d'eau, un malard et sa femelle dessinent les arabesques d'un ballet qu'au ralenti l'un et l'autre improvisent, s'inspirant, semble-t-il, des fluctuations du courant. Quelle quiétude! Atteinte sans effort, quand toute la philosophie échoue à s'y hisser. Les rapides se signalent par leurs crêtes plus blanches de couler dans le bleu de nuit que prend l'eau étendue devant elles. En un rien de temps la reverdie s'est faite, je le constate mieux encore par les îles, sèches il y a seulement quelques jours, aujourd'hui dont le soleil en sa descente rebrousse les masses de chlorophylle.

Maintenant c'est tout un corps de ballet que forment canes et canards, de nouveaux couples étant venus du large pour flotter en composant de plus complexes figures plus près de l'unique spectateur que je suis et sous des feux de rampe qui déclinent. Une partie des danseurs et ballerines s'envolent. Ils ressemblent en l'air à des arbalètes que la flèche emporte. Une barque dérive sans produire aucune ombre. Ce qui était bleu de nuit se met à devenir un buisson de lilas juste avant l'ouverture des corolles.

Mardi 18 mai

Le vent a tourné à la brise. Les feuillages encore transparents palpitent sous le souffle. J'ai découvert le nom de l'oiseau que j'avais vu hier : c'est le gros-bec à poitrine rose.

Nuée blanche, voilage dans la distillation du sinople et de l'azur : les cerisiers comme un Japon qui passe.

Mercredi 19 mai

Baie-d'Urfé : en quelle occasion ce lieu, à l'enflure du fleuve, reçut-il le nom de l'auteur de *L'Astrée*? Serait-ce dès le xvii^e siècle, alors que le roman du poète-guerrier de la vallée du Lignon connut un succès tel qu'il put déborder jusqu'en Nouvelle-France? Des voiliers croisent sur le lac. Des merles sifflent entre pissenlits et peupliers. Le muguet a commencé de fleurir. Je cueille les quelques brins à grelots blancs. Au-dessus du lac le soleil se débat pour que la cendre n'étouffe pas les ultimes brandons. Un raton laveur est passé en trotinant sur la pente escarpée. Il n'a pas flairé ma présence, se poussant sur son chemin en toute quiétude.

Premières paroles en moi entendues ce matin :

Dieu, je veux être le scribe obéissant, dès ici,
Comme une fois la fosse franchie.

Jeudi 20 mai

J'ai revu le raton laveur. Il a beau masque et fin museau, la queue courte ombrée de trois bagues. Il me sonde du regard. Il ne s'inquiète pas assez pour fuir et choisit plutôt d'escalader un tronc. Pour descendre, il doit aller à reculons, se cramponner. Il atteint l'herbe, et il y va maintenant de son petit trot habituel, le dos rond, de souple fourrure. Il s'essaie sur un érable. Y découvre une caverne, disparaît, peu après se pointe au balcon. Il s'extrait de son trou, poursuit la montée, furette en chaque creux. Je me demande s'il ne cherche pas des couvées. Déçu, bredouille, il se déhisse, balourd, risquant à tout moment (croirait-on) de dévisser. Enfin le voici à terre, et cette fois qui s'enfuit en grosse dondon sous les repousses.

Vendredi 21 mai

J'étais ce matin à Sainte-Anne-de-Bellevue, extrémité de l'île de Montréal où s'unissent au Saint-Laurent les eaux de l'Outaouais, où le lac Saint-François et celui des Deux-Montagnes se déversent dans le lac Saint-Louis, deux ponts, l'un routier, l'autre de chemin de fer reliant l'île de Montréal à l'île Perrot. Comme on dit, je n'y ai vu que du bleu : j'ai longé l'écluse, j'ai fixé mon regard sur le scintillement de l'eau sans parvenir à prendre contact avec la matérialité du monde. M'était

revenue une scène horrible de mon enfance, lorsque Guy et moi avons tué un chat à coups de hache. Il m'est apparu que le peuple des animaux, en chacune de ses espèces, vit une vie perpétuelle, est associé en sa chair et son esprit – je dis bien : esprit – au grand drame universel. C'est pour ça qu'à Lascaux on voit les bêtes peintes, c'est pourquoi elles composent la ceinture solaire du ciel, c'est pourquoi elles escaladent, de l'inframonde jusqu'au pôle, l'axe totémique, elles dont les divinités empruntent le masque pour être avec nous, et nous apparaître sans être vues. À n'en pas douter, elles font partie du mystère eucharistique. Elles participent à l'incessante manducation qui transforme et transsubstantie, sans quoi tout serait non-sens, quand au contraire tout a un sens, mais bien entendu hors de notre portée, sens que nos prédécesseurs sur la planète ont lu, reconnu par la médiation animale, végétale, minérale, portes béantes sur la béatitude divine, soit sur l'action pure. Ainsi, après tant d'années, ce qui est venu, ce n'est pas le remords, non, mais le *ka* de l'espèce chat, j'en ai eu la certitude dès que l'image s'est faite en moi visible à la lisière indécise où le sommeil se délite, où la nuit s'amenuise en cendre. J'en reste tout le jour le cœur meurtri, voilé. Je me souviens que maman avait dit quelque chose. Je revois avec exactitude le lieu où s'est déroulée la scène, le seuil de notre ferme, face au sud. Et c'est à l'esprit chat que je me confesse en ce moment, pour qu'il me pardonne, m'absolve, me permette d'accéder là où sans lui je n'aurai jamais accès pour la raison qu'il a dans le relais de la lumière une part que je ne suis pas apte à mesurer.

Lundi 24 mai

Le tyran tritri, tête noire, queue du même noir à liséré blanc, manteau brun, poitrine légèrement cendrée, de tige en rameau remet en mémoire la Chine des moines-peintres. Le fleuve en dessous répond par un lavis où se tiennent suspendus des caillots, des coques, des îles, des pans de mousse, ceci dans les ajours des frondaisons, dentelle dont j'écoutais plus tôt la musique quand l'archet du soliste restituait aux dentellières les points volés. Après, la pluie est venue, qui a monté les tons et fait luire les surfaces.

Mardi 25 mai

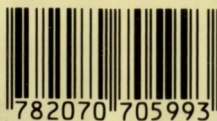
Le flux compensant la fuite, on perçoit du fleuve une image à peine variée, et qu'accompagne un chant d'inlassable monotonie. Pourtant jamais ne se répète une figure, jamais ne se reprend l'antienne. C'est par le déséquilibre qu'il s'assure. Il n'a rien retenu des millénaires réfléchis dans ses eaux. Il arme et soutient notre pensée, mais son existence et son être se situent hors du spectre qui nous est concédé. D'un fleuve à l'autre, l'homme a mesuré ses pas, priant les muses qu'elles en tiennent compte et qu'elles en soient les seules comptables.

ROBERT MARTEAU

Fleuve sans fin
Journal du Saint-Laurent

Les eaux sans fin : c'est ainsi que les Sauvages désignèrent à Jacques Cartier la coulée bleue où il engageait ses vaisseaux, coulée qu'il allait nommer le Saint-Laurent. Pendant une année, assidûment, c'est-à-dire presque chaque jour, l'auteur va vivre sur l'une ou l'autre rive du fleuve, recueillant et transcrivant la parole suscitée. C'est tout le contraire d'un journal intime : plutôt ce serait l'écho d'une patiente écoute afin que les mots s'accordent selon le cours jamais le même, apparemment toujours pareil, et sans cesse renouvelé. Heures et saisons dans le mobile miroir apparaissent en variations infinies et figures auxquelles concourent la faune, la flore, la navigation et les constellations. La veille n'est interrompue que par les limites du veilleur. Face au grand ordre qu'il contemple, non point passivement, mais en se jetant dans le jeu, sans prétendre mesurer le monde à son aune, il mesure par le corps et l'esprit la démesure dans laquelle nous sommes de nous-mêmes tenus hors de portée. « Connais-toi toi-même. » Non. Envisage avec une sérénité accrue l'inconnissance que chaque bribe ou saut de la science encore accroît.

Robert Marteau est né en Poitou, dans la forêt de Chizé, où il a passé son enfance et son adolescence. Il se rend à Paris en 1944. À partir de 1954, effectue de nombreux séjours en Espagne, attiré qu'il est par la tauromachie. Voyage et séjourne en Italie et en Yougoslavie. En 1972, il s'établit à Montréal, d'où il découvre la nature nord-américaine, le mont Royal, le cours et les rives du Saint-Laurent bientôt s'imposant comme motif de son écriture.



9 782070 705993



86-III A 70599 ISBN 2-07-070599-4

78 FF tc

Extrait de la publication